



Sans titre (match Ali-Foreman) (1974), huile sur toile de Moke. (Collection privée/Andre Morin)

Toutes les couleurs du Congo

EXPO. La Fondation Cartier révèle les grands peintres congolais de 1926 à aujourd'hui. Une découverte stupéfiante et joyeuse.

ÇA N'ARRIVE JAMAIS, une découverte comme ça. Un pays dont on ne parle que pour ses dictateurs, ses diamants, voire ses sapeurs, ces princes de l'élégance, et ses musiciens. Le Congo raconté par ses peintres et ses photographes, de 1926 à 2015 ? Ne fuyez pas, foncez à la Fondation Cartier. Les expositions thématiques, c'est souvent raté, mais celle-ci constitue la magnifique exception qui confirme la règle. Elle raconte une histoire, l'émergence inattendue de plusieurs générations de grands peintres dans un pays plus connu pour Tintin et les coups d'Etat que les Picasso congolais.

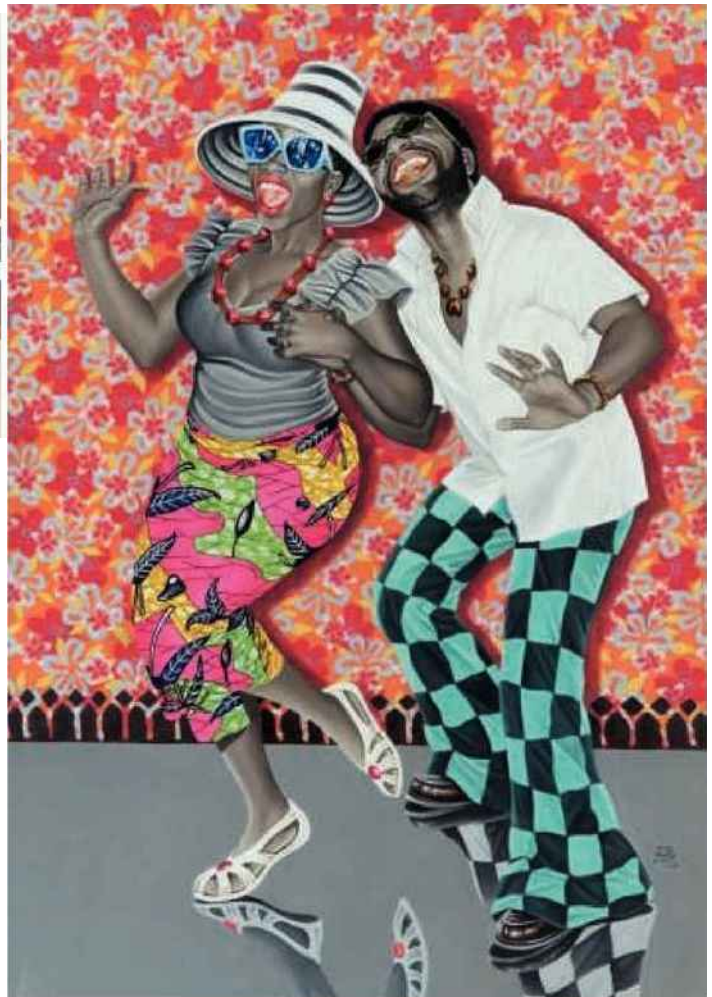
L'histoire racontée dans les salles du grand bâtiment de verre, près de la place Denfert-Rochereau, à Paris (XIV^e), commence par la fin, avec des œuvres réalisées en 2014. Tout de suite, on est saisi par des créations de Sammy Baloji, très coté sur

le marché de l'art contemporain, qui juxtapose de vieilles photos de chefs tribaux du XIX^e siècle sur des aquarelles de la colonisation belge. Un choc esthétique et historique, ces montages. Kura Shomali, dont on découvre le très coloré général et son perroquet, explique dans une vidéo qu'il crée des œuvres sur papier, parce que c'est moins cher à Kinshasa. Il use même, parfois, de papier toilette et de cotons démaquillants, agrégés à la toile !

La rage au bout des pinceaux

Mais gare aux clichés : ce que l'on admire aux murs, ce ne sont pas d'astucieuses trouvailles à partir de matériaux recyclés, c'est du grand art avec, toujours, des cadrages soignés, des couleurs qui explosent, des messages mordants.

Aucun temps mort dans cette exposition qui vous boxe, à l'image du



« Kiese na kiese » (2014), huile et acrylique sur tissu de JP Mika. (Antoine de Roux)

Championnat du monde poids lourds Muhammad Ali - George Foreman, disputé dans la capitale du Zaïre — le nom du Congo sous le dictateur Mobutu — en 1974, et qui a été représenté au fil du temps comme un événement mythique par plusieurs artistes.

On peint pour haranguer, clamer son désir ou sa rage. Comme Chéri Samba, et son portrait d'un enfant soldat, bardé d'armes comme de jouets, dont on ne sait plus s'il s'agit d'un monstre ou d'un chérubin. Monsengo Shula imagine des astronautes africains bariolés en apesanteur autour d'une navette spatiale. C'est joyeux, ironique, intelligent. Ces « artistes populaires », comme ils se sont surnommés à partir des années 1970, se nourrissent de la rue, de ses révoltes, de ses manifs, de ses dansings.

L'exposition est construite com-

me un voyage, qui part d'une actualité tantôt violente ou heureuse, vers un passé mystérieux. Celui d'une incroyable école des années 1950, créée à l'initiative d'un peintre français, et qui a réuni des artistes souvent oubliés, dont on ne connaît parfois même pas la date de la mort, et qui ont tous, chacun dans son style, œuvré à un phénoménal bestiaire de l'Afrique. C'est la nuit, un guépard attaque une antilope, des oiseaux fondent sur des poissons. Ce n'est pas du cinéma animalier, mais la plus sublime peinture.

YVES JAEGLÉ

« Beauté Congo », jusqu'au 15 novembre à la Fondation Cartier, à Paris (XIV^e). Tous les jours sauf le lundi de 11 heures à 20 heures (22 heures mardi). Tarif : 7 - 10,50 €, gratuit moins de 13 ans. Fondation.cartier.com. Tél. 01.42.18.56.67.